

6-1-2014

## Créativité et lecture en langue seconde : propositions pour la lecture des textes des journaux francophones du Cameroun

Louis Martin Onguéné Essono  
*Université de Yaoundé 1 – Cameroun*

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

---

### Recommended Citation

Onguéné Essono, Louis Martin (2014) "Créativité et lecture en langue seconde : propositions pour la lecture des textes des journaux francophones du Cameroun," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 82 : No. 1 , Article 5.  
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol82/iss1/5>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

**Louis Martin ONGUÉNÉ ESSONO**  
Université de Yaoundé 1 – Cameroun

## Créativité et lecture en langue seconde : propositions pour la lecture des textes des journaux francophones du Cameroun

**Résumé :** Il est courant, aujourd'hui, d'affirmer que la presse écrite francophone d'Afrique contribue, pour une large part, à la baisse du niveau de français. Cette assertion, pour vraie qu'elle soit, cache un problème bien plus profond qui concerne l'acte d'écrire et l'acte de lire dans une langue non maternelle. Les performances observées chez les journalistes de la presse écrite, parlée ou télévisée prouvent que ces écrivains présentent les mêmes mérites et les mêmes difficultés que l'ensemble de la population francophone obligée de transmettre les idées et les informations dans une langue seconde qu'ils maîtrisent peu ou très difficilement. La présente contribution vise à comprendre les raisons pour lesquelles les lecteurs non africains éprouvent de la peine à comprendre tous les modes et toutes les formes d'écriture en L2. Parmi les moyens pour y parvenir, figurent des théories diverses et nombreuses qui tentent d'expliquer les fondements théoriques de l'écriture francophone non française. On analysera quelques unes de ces théories à la lumière de la presse camerounaise rédigée en français.

Presse francophone, médias, journalisme, théories linguistiques, sciences du langage, créativité langagière, culture, norme endogène, statuts du français, langues locales, substrat linguistique

### Introduction

Le genre journalistique semble avoir été étudié, surtout au plan professionnel, pour déterminer si/qu'un « papier » intègre un des genres dédiés et appris dans les écoles de journalisme.<sup>1</sup> Le centre canadien de ressources en éducation aux médias énumère par exemple l'information rapportée, l'information commentée, l'information expliquée, etc., c'est probablement l'objectif de Maingueneau (2007), de Mouriquand (2005) et de Ross (2005). On signalera néanmoins que cette presse représente aussi un genre littéraire susceptible de devenir l'objet d'une analyse littéraire critique. Aujourd'hui, outre des aspects éditoriaux et idéologiques, on

---

<sup>1</sup> <http://www.reseau-crem.qc.ca/projet/int3.htm>

s'intéresse de plus en plus au matériau linguistique des articles de presse, à l'organisation structurelle, à la construction sémantique et au domaine (morpho) syntaxique de ce type de textes. En abordant le caractère « professionnel » du genre journalistique, on peut ainsi s'attarder soit sur les analyses dirigées par Brin *et al.* (2004), ou sur ceux de Charron et de Bonville (1996b) ou encore sur les travaux menés par Ringoot et Utard (2005).

En lien direct avec la constitution des textes journalistiques, il circule des analyses susceptibles de contribuer à la compréhension et à l'appréhension de ces productions écrites. On citera, sans exhaustivité, les travaux entrepris sous des angles conceptuels différents par Bonville (1996a), Forsgren et Sullet-Nylander (2010 : 76-101), Gadet (2007 : 221-241). Au plan strictement épistémologique, Sosińska-Kalata traite de « l'efficacité des systèmes d'organisation des connaissances : un point de vue praxiologique » (2012 : 155-172) et Beau examine « l'organisation des connaissances au cœur de la démarche scientifique » (2012 : 77-103). Charaudeau, lui, réfléchit sur « l'impossible transparence du discours » médiatique (2005), notamment, celui de la presse écrite.

## **Présentation du paysage médiatique du Cameroun**

La présente réflexion a pour but de comprendre le fonctionnement et la manipulation du lexique utilisé dans la presse camerounaise écrite en français. L'enquête engagée dans cette contribution a recueilli, de 1992 à 2012, les écarts de notre presse. Celle-ci compte près de 600 journaux (bi) ou (tri)hebdomadaires et quotidiens publiés pour la plupart à Yaoundé, à Douala ou à Bafoussam et reflétant parfois les manières de parler de l'Ouest, du Littoral, du Grand Nord ou du Centre. L'étude a disposé d'un corpus riche, varié et représentatif des publics. Les rédacteurs, formés quelquefois ou apprenant et exerçant sur le tas, bardés ou non de diplômes scolaires, voire universitaires, livrent des textes qui reflètent le substrat linguistique de chacun d'eux, facilement localisable à partir de la structure formelle de leur texte et, bien souvent, sur la base de leur syntaxe. Ainsi, au plan lexical et sémantique et malgré une présence de près de 90 ans, le français ne subsume guère entièrement nos *realia*.

La morphosyntaxe du français des médias écrits reflète les parlers locaux identifiables dans l'utilisation des déterminants, des calques, des transferts et le recours aux traductions littérales. À preuve, le maniement quelconque des prépositions, de la temporalité, des connecteurs ou celui des schémas énonciatifs et argumentatifs. Pour les analyser, nous avons collecté des données permettant, de 1990 à 2010, de constituer un corpus de 35 000 occurrences relatives au lexique, à la sémantique, à la syntaxe. Leur dépouillement a été simplifié par le logiciel *Nooj* qui classe les occurrences selon le type de requête effectué.

Le lecteur peut croire que ce corpus ne porte que sur les journaux satiriques et humoristiques. Si des exemples proviennent de ce genre de journaux, notamment *Le Messenger Popoli (LMP)*, *le Journal Popoli (LJP)*, *Le Jour (LJ)*, *Aurore Plus (AUR)*, le français populaire figure aussi dans *Cameroon Tribune (CT)*, *Ouest Échos (OE)*, *Le Messenger (LM)*, *Le Septentrion (Sept)*, *La Météo (Met)*, etc. Le corpus des *petits journaux* est aussi considérable, la formation des rédacteurs de ce type de tabloïdes étant souvent contestée par leurs propres confrères qui les qualifient de journalistes du Hilton.

Notre contribution analyse les occurrences collectées et montre que la langue utilisée reflète la pensée traditionnelle, les manières de vivre et de se comporter. Ces textes écrits en langue étrangère révèlent, outre la difficulté de la maîtrise du français par quelques journalistes camerounais, mais aussi leur capacité à se servir de cette langue imposée qui tend à s'imposer en francophonie. Dans cette analyse et sur la base de quelques grilles d'analyses, on enregistre des termes nouveaux et inconnus en français standard, mais aussi un changement de sens des termes français avec une acception nouvelle et connue de tout le lectorat camerounais. Comme les romanciers, les dramaturges, les nouvellistes et les poètes, etc., le journaliste francophone évolue dans un environnement linguistique particulier.

## **Le paysage linguistique du Cameroun**

Le Cameroun compte une moyenne de 289 langues locales qui cohabitent avec les langues officielles : le français et l'anglais. Généralement conflictuelle, cette cohabitation (Ndongo Semengue, 2013 : 33) débouche sur une transformation totale des langues en

présence et défavorise les langues nationales. La presse écrite camerounaise, reflet de la société, duplique la langue française telle que l'exécute cette société dont elle est issue. Dans les textes qu'elle offre à son public, on rencontre les types de français présents dans le tissu social. Nous présenterons brièvement le paysage médiatique et linguistique camerounais. Par la suite, nous examinerons les productions des journaux au regard de quelques théories susceptibles d'aider à comprendre les motivations conduisant à ce type d'écriture. En Afrique, le Cameroun est un territoire doté d'un paysage linguistique riche, varié et atypique. Avec ses 280 à 300 langues locales, il rassemble à lui seul trois des quatre phylums disponibles sur le continent. S'y retrouvent le phylum nilo-saharien avec le kanuri et le sara, le phylum afro-asiatique et ses 56 langues regroupées en deux familles : les familles sémitique et tchadique avec 54 langues et, enfin le phylum Niger-Kordofan où figurent plusieurs langues d'Afrique noire. Ce phylum regroupe près de 180 langues.

#### *Absence d'intercompréhension des locuteurs de L1 différentes*

À côté de ces grandes familles apparaît une langue spécifique, le pidgin-english, une langue non camerounaise qui se parle dans les Régions du Sud-ouest, du Nord-ouest, de l'Ouest, du Littoral et dans la plupart des grandes villes. En dépit de ces nombreuses langues parfois voisines, il n'y a pas d'intercompréhension générale avérée. On n'enregistre en effet ni langue nationale véhiculaire ni langue de grande communication capable d'assumer le rôle d'une *lingua franca* favorisant ainsi le rôle véhiculaire du français qui, au total, s'avère être la véritable langue nationale car il est parlé et compris par près de 80% de la population. De même, plus la population se *juvénise*, plus le français s'enracine, quelle que soit sa nature et en dépit de la montée du camfranglais qui s'enracine informellement chez les jeunes, les étudiants, les commerçants et les chômeurs. Selon de récentes enquêtes, dans les mégapoles nationales, plus de 30% des jeunes âgés de moins de 25 ans ne savent plus parler une seule langue camerounaise, le français étant devenu leur langue première. À la maison, entre les membres de la famille, avec les voisins, seul prédomine en effet la langue internationale du milieu ou, à défaut, le camfranglais. L'évolution du français, alliée à la régression des langues locales, s'explique, estime Gendreau-Massaloux, par un courant fort selon lequel

les individus et les peuples, confrontés à la disparition progressive des frontières économiques, sont souvent les premiers, lorsqu'ils en ont les moyens, à abandonner délibérément la langue de leur monde déshérité pour partager avec d'autres milieux plus favorisés une langue de communication qui permet d'aller vers le développement économique : les hommes ont une part de choix dans leurs langues [...] (2004 : 277)

Aussi le français devient-il une L1 pour les petits citadins. Dans nos villes, le français est un outil d'intégration pour les situations de communication publiques, scolaires ou familiales. Mais, il reste le meilleur instrument de véhicularité car, pense Renaud, les communautés linguistiques écrivent leur histoire entre

intégration unifiante marquée d'homogénéité linguistique et désagrégation marquée de diversification dialectale freinée par le recours à une langue à fonction véhiculaire prête à accueillir les nouveaux venus dans un espace intégrateur et acculturant (2000 : 54),

cette perception s'évanouit de plus en plus, les écoles ouvrant les portes à l'enseignement des langues locales. Le français, dans notre pays, et comme sans doute nulle part ailleurs, arbore un statut très complexe (Onguéné Essono, 1999) ; il est à la fois langue maternelle et langue seconde, langue officielle et langue étrangère, langue nationale et langue de scolarisation.

### *La domination du français*

Le français occupe donc une place prépondérante aussi bien dans le profil sociolinguistique du pays que dans l'univers des médias. Cette domination provient de l'histoire. La promotion du français s'était en effet imposée depuis l'arrivée, au Cameroun, du général Aymérich et surtout de celle de Jules Carde. Pour éteindre les langues locales et promouvoir le français, la France déploie de subtiles stratégies dissuasives et initie une série de décrets, dont ceux du 1<sup>er</sup> octobre et du 20 décembre 1920, puis du 26 décembre 1924. Ces textes rendent obligatoire l'enseignement en français et mettent en application un arrêté qu'Augagneur, le Gouverneur général de l'Afrique-Équatoriale française, avait signé le 28 décembre 1920 à Brazzaville et selon lequel, rappelle Stumpf, « aucune école ne sera autorisée si l'enseignement n'y est donné en français. L'enseignement de toute autre langue [y] est interdit » (1979 : 24, annexes).

Ces prescriptions bannissent les langues autochtones du système éducatif local et de celui des autres colonies françaises d'Afrique. Makouta-Mboukou révèle que les méthodes imaginées et utilisées au Sénégal depuis J. Dard pour l'enseignement du français « ont toujours été un échec massif » (1973). Ces échecs proviennent d'une lointaine origine, la civilisation nouvelle s'apparentant à une totale déculturation.

### *Le français dans la presse écrite*

Couvert établit que, au Cameroun, le français tient sa place de langue dominante parce qu'il est à la fois langue officielle, langue de scolarisation et, aussi, langue de la presse et de l'ensemble des médias en zone francophone (1983: 36). En réalité, le paysage médiatique, offre près de 98% de journaux écrits en français. Les communications dans les mégapoles se déroulent en français même dans les métropoles anglophones comme Bamenda, Buea ou Limbe où cette langue se déchiffre assez bien. Le français qui s'utilise dans les journaux respecte le continuum qui stratifie cette langue s'étalant, selon Biloa, du basilectal à l'acrolectal, en passant par le mésolectal (2003). C'est ce français qui s'affiche dans les médias, réceptacle de toutes les variétés, et privilégiant les deux première couches. Pour Njoh Kome, le français de nos médias comporte

des insuffisances popularisées par le temps ('bordel' qui a donné 'mbog' que l'on trouve au *Popoli*), des emprunts courants (comme 'ngatta', 'ndoss'). La question de la durée de ce phénomène dans le temps se pose moins que celle du caractère de son évolution formelle et fonctionnelle. Tous les journaux puisent ici leurs xénismes, leurs emprunts ou leurs parlers stylisés. (2009: 72)

En fait, reconnaît Frère, « le français est une langue culturellement chargée héritée d'un système impérialiste et qui fonctionne encore comme un marqueur social » (2000: 256). Cette langue élitiste malgré tout, inonde les journaux de multiples formes étrangères au français, encombrées de calques traductionnels, de transferts sémantiques, de néologismes, de particularismes susceptibles d'enrichir la langue française. Ces phénomènes peuvent également la dénaturer, si certaines conditions ne sont pas réunies, en l'occurrence, le refus de correspondances sémantiques, les emprunts non nécessaires, l'ignorance ou surtout, l'irrespect des règles des mécanismes internes de la langue d'accueil. La presse francophone du Cameroun

répercute fidèlement les diverses pratiques linguistiques sociales de ses lecteurs. Elle retranscrit les formes du français oral pratiquées par la population. À cause du contact des langues et du plurilinguisme, la presse camerounaise imprime et diffuse continuellement, presque sans circonspection et sans examen, toutes ces formes et toutes les structures narratives et dialogiques. Se bousculent ainsi toutes les formes d'appropriation incluant les particularités d'ordre lexématique et sémantique, grammaticale, morphosyntaxique et stylistique mais en total déphasage avec la norme hexagonale que prêche la politique linguistique nationale.

Ce français est cependant prisé par la population au regard de la structuration des trois niveaux de français disponibles au Cameroun et en Afrique et que nous venons d'exposer. Les prestations de l'écrit journalistique, pour être le fidèle reflet des pratiques langagières populaires, ne sont pourtant pas à prendre pour des déviances. Mais elles s'écartent parfois de la norme du français. Une faible frange de lecteurs lettrés les considère comme des écarts proches des *déviances* qui perturbent le code du système du français par la violation et la transgression de la langue. Mais, pour Labov, la variation linguistique renvoie outre aux *trivial matters*, mais aux « matters of concern » (1976). Elle implique, selon Manessy, des données culturelles qui entrent linguistiquement en conflit, impliquant des langues en présence, des forces linguistiques contradictoires qu'écrase la L1.

En fait, le langage instauré entre les rédacteurs et leurs lecteurs ne provoque aucun rejet de la part du lectorat. Au contraire, riche des structures proches de l'oralité et des formes proches du public, la langue des journaux semble être celle que comprend et adopte aisément le lecteur. Cette langue, basilectale ou mésolectale, se rapproche des structures familières aux personnes peu ou pas suffisamment scolarisées et dont l'expression s'assimile à celle des scripteurs des nouvelles. L'analyse du français dans les médias camerounais n'est pas nouvelle<sup>2</sup>. Plusieurs chercheurs ont examiné la manière dont les journalistes camerounais manipulent le français depuis plus de quatre-vingts ans.

---

<sup>2</sup> Lire la recension de ces travaux dans Onguéné Essono (2013)



## **Lire, comprendre et analyser le français de la presse : quelle grille choisir ?<sup>3</sup>**

Lire et écrire représentent deux activités miroir. L'une appelle l'autre et inversement. Écrire un texte littéraire engage l'encodage par un écrivain, sur la base d'une référence contextuelle incluant la société, la civilisation, la culture, la topologie, etc. La lecture implique, elle, l'acte de décodage, tout aussi difficile. L'archi-lecteur, parfois étranger au milieu de vie de l'encodeur, déploie des stratégies permissives de la compréhension du message délivré. La lecture oblige ainsi à repérer les marques de lisibilité pour pénétrer l'univers de l'écrivain, univers créé par la poétisation, acte hautement compliqué. L'encodeur devra s'efforcer, par l'écriture et le matériau linguistique mis en branle, d'emmener son lecteur dans un monde certes onirique et idéal, mais présenté comme réel. Pour faciliter cet exercice, l'écrivain saura écrire et créer en réalisant une œuvre d'art. L'archi-lecteur pourra lire, en exécutant des tâches difficiles qu'un cadre théorique vient faciliter. Ces cadres proposent des grilles de lecture munies des paramètres savamment agencés et débouchant éventuellement sur la délivrance pertinente du message et offrant, le cas échéant, une signification ou un sens. Études linguistiques et analyses littéraires décryptent le message des œuvres littéraires. Ce message transite par le lexique et par la combinaison des unités lexicales présentes dans ces œuvres.

### *Quelques théories d'analyse*

Les mots et les phrases constituent le matériau basique sur lequel les littéraires et les linguistes se penchent à partir de la référence et du contexte réel ou créé par un auteur. Pour les analyser, on recourt à la sociolinguistique, à la sémantaxe, à la socioculture/hypoculture, au transculturalisme, à la poétique transculturelle, à la sociopoétique, à la sociocritique, à la francographie, à l'hybridité, à la psychocritique. Chacune de ces théories pourrait suffire pour comprendre les raisons pour lesquelles les journalistes écrivent leurs textes moulés dans une dynamique nouvelle. Les objectifs de ces grilles visent à montrer que les modèles critiques s'avèrent plus efficaces que les théories anciennes, aboutissant à des résultats satisfaisants. Sur la foi d'un genre relativement littéraire négligé – le corpus de presse – ces modèles efficaces prennent en charge outre l'acte d'écriture qui engendre l'acte de lecture, l'environnement total de l'œuvre par

<sup>3</sup> Certains éléments de cette partie ont fait l'objet d'un article à paraître dans la revue *Écriture de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de Yaoundé*

le génotexte. Une telle œuvre, le texte littéraire journalistique, ne devient art que si, par la qualité de son écriture et par sa poétisation, il aboutit à la lisibilité et donc à sa compréhension, aussi bien par les connaisseurs que par les profanes. Tavernier établit que l'activité langagière est d'emblée posée comme un acte social,

dont le discours d'information constitue une production particulière porteuse d'enjeux sociaux et identitaires cruciaux, à l'intérieur de laquelle les médias jouent un rôle essentiel de scénarisation et de représentation des imaginaires sociaux circulants. La prise en compte du contexte social pour l'analyse des discours apparaît ainsi fondamentale, situant le travail de Charaudeau au carrefour de la linguistique, de l'ethnographie (plusieurs études sont citées en illustration du propos) et de la pragmatique. (2005 : 181)

La sémantaxe, socioculture/hypoculture, la francographie, l'hybridité ou la psychocritique montrent pareillement que les auteurs, journalistes-écrivains, se fondent sur la réalité qu'ils transmettent à leurs lecteurs. En dévoilant la réalité, en réfléchissant avec leurs lecteurs auprès de qui ils assument des missions d'information, d'éducation, de conscientisation et d'éveil de conscience, les journalistes sont confrontés aux problèmes de langage et d'expression de leur personnalité. L'expression de soi ne se performe excellemment que dans la langue de première socialisation. Le recours à une L2 est certes possible, mais comporte des difficultés d'ordre culturel, ontologique et linguistique. S. Labou Tansi et plusieurs autres auteurs africains contestent d'ailleurs l'usage du français comme medium d'écriture. C'est un code étranger susceptible de bloquer des initiatives créatrices, l'écrivain notant l'incapacité de la L2 à subsumer la réalité ou la fiction à transmettre. D'où l'embarras linguistique, ontologique, culturel et lexical, puis l'insécurité identitaire que décrit Kourouma. Avec Kourouma, Samba Diop (2006 : 83), A. Gandonou (2002 : 280), A. Koné (2010) et Kouassi (2007 : 57), cette insécurité atteste de leur difficulté à manipuler le français selon ces regrets que Kourouma adressait à Moncef S. Badday : « Écrire le roman dans la langue française gêne parce que le français ne me permet pas de faire ressortir la mentalité des personnages. Ces personnages ont des approches, des tournures d'esprit que seule leur langue permet de suivre les méandres de la logique » (Koné, 2010 : 48).

On ne peut donc concéder ces séquences [1] extraites de nos journaux

- 1a- Cette fille a un derrière *afobotique* (EMW, n° 271, 2003, p. 6);
- 1b- Les institutions *cheffales* sont indispensables [...]. (F.I.I., n° 106, 1999, p. 4);
- 1c- L'esprit *gombiste* est né, ajoute notre source. (CT. 29/11/2006);
- 1d- [...] Son souci étant plus *gombotique*. (Dik. 21/12/2006);
- 1e- Il a suffi d'un coup de rein *dombolotiquement* pimenté... (LMP, n° 363, 1999, p. 12).

Pour Labou Tansi, Manessy et Kesteloot ce procédé d'écriture *subvertit le français*<sup>4</sup>. Mais on distinguera de ce scénario l'appropriation qui, elle, intègre les *realia* locales dans cette écriture. Elle convoque les calques, les transferts ou les emprunts difficiles à traduire en français mais très courants à l'oral. Les suites [1] semblent, au premier abord, donner la preuve du peu d'efforts des rédacteurs à débusquer et à vérifier l'existence réelle d'un terme modelé par leur propre imagination, mais présentant la consonance d'un lexème français. En [1a], par exemple, *afobotique* est forgé sur *afobo*, substantif qui, chez une femme, signifie *avoir un postérieur proéminent callipyge*. Son synonyme *ndombolo*, du lingala, génère soit des adverbes [1e], soit des verbes comme *ndomboliser*. L'on identifie le substantif *chef* dans l'adjectif *cheffale* créé par le journaliste tandis que *gombiste* et *gombotique*, très courant en Afrique, réfère, au *gombo*, à la corruption. La même interprétation convient probablement à l'analyse des énoncés [2] où le nom *calvitie* a produit un dérivé substantivé, *calvitien*, et à double orthographe pour exprimer l'idée de *chauve*.

- 2a- C'est la condamnation que risque Conrad le *calvitien* (LM, n°315, 1993, p.14);
- 2b- [...] parmi eux, le nommé Onana Ndengue et un *calvicien* nommé M. Cyprien. (LNE, n° 055, 1992, p. 13).

Coutumier de ce type de français dans ses romans, Ahmadou Kourouma réplique ainsi à M. Zalesky :

[...] les Africains, ayant adopté le français, doivent maintenant l'adapter et le changer pour s'y trouver à l'aise, ils y introduisent des mots, des expressions, une syntaxe, un rythme nouveau [...]. La francophonie intègre beaucoup de néologismes originaires d'Afrique, tient compte de notre usage du français.

Un travail en amont pourrait alors s'imposer, que suggère Charaudeau (2005) et que commente Tavernier pour qui « de la nouvelle à l'événement, de l'information au commentaire, la "mise

<sup>4</sup> Cf. Lilyan Kesteloot (2006).

en récit" médiatique, apparaît clairement comme le produit des contraintes d'écriture et des stratégies croisées des acteurs». En réalité, poursuit-elle,

ce sont ces dispositifs de construction qui rendent le discours intelligible, témoignant des « systèmes de valeurs qui caractérisent les groupes sociaux » (p. 106). Dans cette analyse de la « structuration médiatique de l'espace social », définie comme la « configuration thématique de l'espace public par les médias », les dimensions sociales et discursives de la construction des événements apparaissent intrinsèquement liées [...] si le pouvoir de représentation et d'imposition des imaginaires sociaux imputable aux médias est souligné, les opérations de rationalisation qui y président sont bien le fruit d'une co-construction, qui concerne l'ensemble des acteurs sociaux et des domaines d'activité (politique, citoyenne, civile. (2006 : 182)

Les cadres théoriques ciblés présentent un dénominateur commun, celui de prendre en compte l'histoire et la culture de l'auteur. Mais la francographie manifeste la difficulté et la gêne à manipuler un terme jusqu'alors impropre à désigner les littératures du sud francophone en tant qu'elles représentent un espace aux spécificités observables, réelles et constituant un tremplin littéraire aux caractéristiques claires et multiples. En effet, les écrivains noirs francophones transforment la langue française et la manipulent à leur guise au point qu'on ne la reconnaît plus. Mais Amedegnato exige des Africains des efforts de personnalité scientifique propres à les identifier en montrant

en quoi l'esthétique des écrivains africains contemporains mérite bien cette étiquette – décadente – et établir ainsi une filiation entre ces deux ensembles ; analyser en somme comment l'esprit de la décadence a pu migrer et s'établir vers des territoires qui ne lui sont pas habituels, sans pour autant se vider de sa substance. (2011 : 89)

L'hybridité, telle que conceptualisée par Bakhtine (1975) et Ducrot (1984), paraît donc utile. Pour Ouellet, c'est

la présence dans un même texte littéraire de plusieurs genres. Elle a lieu à travers la juxtaposition et la superposition des différents genres qui la forment. L'entrelacs des genres ainsi produit fait en sorte que le lecteur reste confus et ne parvient plus à distinguer les informations appartenant, d'une part, à la fiction et, d'autre part, au factuel. La mystification naît à ce moment. (2011 : 1)

J. Herd la présente également comme une théorie qui « échappe au langage parce qu'elle est singulière, n'a pas encore de nom, ou

résiste à la classification simple. Pourtant, parce que l'hybridité porte en elle deux éléments identifiables et nommables, elle est source intarissable de discussions ». (2009:7) Pour cet auteur, en effet, l'hybridité, dit-il dans son résumé, est

comprise le plus simplement comme un entre-deux, stratégique dans sa manifestation la plus radicale. Elle établit un lien entre la forme performative et parodique et l'identité comme mise en scène. Il s'agit d'abord d'examiner comment le battement entre le trop-plein et le manque de forme et l'entrecroisement des genres et des médiums laisse émerger un tiers espace où une identité subjective multiple et subversive s'exprime.

Des questions fondamentales, d'esthétique, de vision, de prévision, d'utopie, de société, d'imaginaire, d'idéologie, de culture se bousculent dans ce champ éminemment créatif. Peut-elle permettre néanmoins l'interprétation des produits littéraires du genre [3] très fréquents dans la presse camerounaise :

- 3a- Ma sœur avait cessé de *tôler* sa maison [...] (LM, n° 184);
- 3b- Quoi, la *bordellerie*, ce n'est pas aussi du travail? (MUT. 05/12/2007);
- 3c- Nombre de ses *convillageois* privilégient l'hypothèse d'un assassinat mystique (LM, 27/07/2010);
- 3d- Le dossier de la disparition de l'enfant Adama qui avait été traité par la délégation du Minas, aujourd'hui, *faute de suite favorable*, se retrouve dans les tribunaux. (LF. n°42, 23/04/2012, p.2);
- 3e- Le BBJet-2 n'a pas été livré par Boeing *pour faute de paiement*. (LS. n°42, 24 sept. 2012, p. 3);
- 3f- Ce qui n'était pas pensable *est devenue* une panacée : le report des funérailles *pour faute de moyens financiers*. (CIN. 26 juin 2001);
- 3g- Elle trouve un mari fou de colère qui l'accuse *d'avoir passé nuit* chez un « amant ». (MUT. 16 nov. 2009);
- 3h- Un policier [qui] estimait que ce le chauffeur *avait porté main* sur son collègue. (MUT. 21 juin 2007).

Par le simple procédé de dérivation, on déduit d'une part que *convillageois*, construit sur le modèle de *compatriote*, est une personne de même village que le locuteur et que, d'autre part, *tôler* une maison c'est la couvrir de tôles. Les autres expressions utilisées ne semblent pas relever de la culture des journalistes au point d'en faire un usage particulier. Même l'ethnostylistique de Mendo Ze et les socioculturèmes évoqués ne permettent pas d'interprétation positive. Krysinski a sans doute raison de penser que

l'hybridité est un des aspects incontournables du discours littéraire. C'est aussi une des questions centrales des pratiques culturelles, celles-ci étant indissociables de la vie sociale, de la production

artistique, de la littérature, et de la langue au sens le plus large. L'hybridité apparaît donc sous plusieurs étiquettes. Elle couvre une zone interdiscursive au croisement de disciplines diverses. (2006 : 27)

Une autre perspective, avantageuse et efficace peut convenir à l'analyse des textes journalistiques. Il s'agit de l'imaginaire linguistique.

### *L'imaginaire linguistique*

Selon Ngalasso-Mwatha, l'imaginaire linguistique, délaissé depuis longtemps, « comme objet spécifique, s'est imposée depuis quelques années dans le champ de la sociolinguistique en même temps que l'intérêt porté aux questions en rapport avec les attitudes et les représentations » (2010 : 19). Ce concept, qui allie à la fois la littérature en tant que fiction, créativité, imagination et production linguistique, rassemble des champs disciplinaires complémentaires et multiples à l'exemple de la littérature, des médias, de la linguistique, et même de la politique. L'imagination y tient une place primordiale car, moteur de la création et « point de départ des inventions innovations et découvertes dans les domaines scientifiques et techniques, [elle permet] de voir la réalité autrement que de la manière dont on la voit habituellement ». Elle convoque, dans son déploiement, la langue, la culture et l'identité technique ou nationale qui transparaissent sur l'œuvre produite. Selon Houdebine-Gravaud, l'imaginaire linguistique apparaît moins comme une innovation qu'« une reprise de travaux existant, réorganisés en vue de nouvelles analyses prenant en compte l'épaisseur synchronique d'une langue, sa dynamique et le sujet parlant » (1979). Ngalasso-Mwatha, qui la revisite plus tard, estime que cette méthode, sans en être un modèle ni carré et aveugle ni épistémologiquement délimité,

recèle à la fois la possibilité pour toute langue ou pour tout fait de langue d'être observé, décrit, classé, évalué et pour tout sujet parlant ou écrivant de contribuer à l'élaboration, à la (re)création, à la (ré)invention des formes de la langue qu'il pratique. (2010 : 20)

Des énoncés recueillis dans la presse ne semblent pas se laisser prendre dans une quelconque théorie en vue de se laisser interpréter. Le journaliste brandit toujours un prétexte pour échapper à une théorisation de ses écrits. Le chercheur excipera de quelle théorie pour expliquer ces productions qui n'engagent véritablement

pas la « culture » du rédacteur. La raison doit pouvoir provenir d'ailleurs pour comprendre les normes de ces énoncés :

4b- N'est-elle pas l'un de ses artifices les plus mesquins *qu'il sait user* pour ternir l'image des autres leaders de l'opposition. *Lesquels le plus grand nombre en effet*, ont grandement contribué à sa victoire finalement volée (*Soleil d'Afrique*, n° 141, 2005);

4- Les mauvaises langues disent de l'actuel PM *d'avoir été partisan au groupe* d'un certain Michel Fotso (*RH.*, n° 129, 2005);

4e- Il suffit de payer une bouteille d'alcool *où* de jus [...] et le tour est joué. Les clients *ayant rempli* les conditions pour assister au spectacle attendent depuis 23 *heure*... Elle commence *a se tortiller* [...] (*LNE*, 2 mai 2012);

4f- Nous ne sommes pas manipulables et nous ne le *saurons* jamais *quelques soient* les écueils [...] (*VOA*, n° 03, 20 sept. 2010, p. 2);

4g- Les pertes *sont importantes par lui occasionnées au plan social* (*OPAF* n° 119, sept. 2012, p. 2);

4h- Pense-t-il seulement à ce que nous allons devenir? Grosse interrogation *dont n'a pas cure* les badauds [...] (*MUT.*, 31 déc. 2008);

4i- Les Camerounais auraient été mis à contribution, notamment les journalistes qui sont alors reçus à Bangui *d'où ils en repartent* plein de consignes et surtout de fric. (*MET.* 12 avril 2012).

Cette aperception, connue de Saussure, intéresse au premier chef l'écrivain dans son contexte de production et dans son produit qui en est l'expression orale ou écrite, et l'enfant de son histoire. C'est pourquoi, dans les énoncés français réalisés par des écrivains africains, on décèle inévitablement des traits substratifs qui manifestent lexicalement et morpho-syntaxiquement les caractéristiques du discours afro-camerounais et de ses manières de se tordre ou de se mouler dans le français langue non maternelle. Ce trait transparaît dans la pensée et dans la philosophie des Africains (comme des autres peuples du monde d'ailleurs). La littérature, pendant indispensable de la langue, permet de découvrir que les comportements et les produits linguistiques des différentes régions du monde illustrent, dit Ngalasso-Mwatha « les pratiques et les productions de discours épilinguistiques, des formes (méta)linguistiques nouvelles à l'oral et à l'écrit » (2010 : 21) desquelles découlent le sentiment de l'insécurité linguistique qui, bien souvent, échappe à la conscience du sujet parlant ou écrivant. Autre point important du concept de l'imaginaire linguistique, celui qui implique l'auteur dans son entièreté. D'ailleurs, selon Ngalasso-Mwatha,

il s'agit d'une tentative de théoriser les rapports du sujet parlant ou écrivant à la langue à travers ses attitudes, i.e. les images et représentations qu'il se fait de la langue et de ceux qui la parlent [...]

Ces rapports se situent au carrefour de la linguistique et des autres disciplines des sciences sociales et cognitives. (2010 : 22)

Cette grille de lecture qui revient apporte un souffle nouveau à la recherche, alliant et « réconciliant » explicitement les différentes sciences explicatives et puissantes qui servent à décoder les messages dans les œuvres littéraires de partout. À peu de choses près et hormis spécifiquement les aspects exclusivement linguistiques, l'ethnostylistique est à la recherche des particularités environnementales du producteur d'ouvrage. Au total, le processus de création/créativité qui anime les rédacteurs d'articles pour transmettre, faire comprendre et imposer leur message entraîne des difficultés de lecture. Ces textes sont difficiles à déchiffrer et nous avons recherché les obstacles linguistiques susceptibles d'empêcher le lecteur natif du français d'aborder et de comprendre aisément un journal écrit en français, obstacles qui n'en sont pas pour un lecteur camerounais moyen. L'on a affaire à un modèle camerounais d'écriture. Ce modèle, rare, consiste à transférer les pratiques linguistiques basilectales en normes. Tout modèle doit cependant provenir d'un effort humain de construction. Voici par exemple quelques autres séquences illustrant cette demande d'efforts :

3h- Moi je *suis qui dans la sauce du taro* pour que mon avis compte (O.E. n° 45, 1997, p. 3);

3i- Un homme n'est heureux que s'il a trouvé celui qui *portera son deuil* (O.E. n° 47, 1997, p. 3);

3j- [...] Biya *nous a gratté le dos*, rendons lui ce qu'il mérite (C.T. n° 7225, 1996, p. 8);

3k- Mbella Mbappé les a tous conviés sous l'arbre à palabre pour les amener à *accepter de parler d'une même bouche* (C.T. n° 6215, 1996, p. 9);

3l- On empêche personne de *brouter aussi là où il est attaché* (C.T. n° 467, 1996, p. 3).

Cet effort de compréhension et d'interprétation est une permanente transition et une remise en cause entre la réalité vécue et la représentation idéale. Le modèle, fortement contextualisé, varie selon le milieu et les valeurs sociales ambiantes. Il doit se conformer aux représentations corrigées et bénéfiques qui, épistémologiquement, résistent à d'autres modèles ou les complètent. La presse camerounaise offre un modèle de transfert atypique<sup>5</sup>. Instauré par « la langue de la rue » fortement médiatisée dans et par la presse écrite, il franchit les portes des salles de classe

<sup>5</sup> Voir Onguéné Essono (2009 : 187-202)



et transgresse les formes soucieuses de la norme. Ce modèle intègre les marques de l'oralité et les habitudes langagières des locuteurs natifs des L1. Notre analyse, loin de condamner la langue dans la presse, examine les causes et les conséquences de l'invasion du modèle dans tous les domaines de la communication, faisant ainsi accroître à une fatale créolisation, d'autant plus que, comme déjà signalé à maintes reprises et comme le re-confirme M.-S. Frère, cette « langue de la rue » reste empreinte de l'éloquence et de la rhétorique locales, signes d'appartenance de ses rédacteurs à l'élite du pays provoquant, par son dynamisme, l'identification d'un discours qui « se trouve au confluent de trois voies : le français comme langue administrative, comme jargon populaire, comme vecteur des idéaux démocratiques. » (2000 : 295-296)

C'est pourquoi il importe d'examiner davantage encore le rare et difficile respect de la norme dans ces textes pleins de créativité, et les raisons de la pénible application des usages ou le recours systématique aux particularismes qui forment l'essentiel des textes qui sont présentés en un français dont ne se plaignent que quelques nostalgiques férus de la norme.

Il pourrait alors s'agir d'une production écrite qui engage la communauté de la Francophonie et dont les objectifs visent à mettre en commun les cultures et les sciences de la communauté des locuteurs du français. Or, les cultures étant inhérentes aux peuples, leurs langues seules véhiculent linguistiquement ces cultures. Il faut les maintenir et les aider à s'épanouir. Tel qu'il s'emploie dans les médias camerounais, le langage écrit devient un atout majeur qui autorise son utilisateur à se libérer totalement grâce à une expression pensée, mûrie, correcte et juste dont il a une connaissance avancée, par acquisition ou par apprentissage. Les productions consignées dans les médias écrits camerounais, rédigés en un style singulier et en une forme étrangère au français, comportent, pour les locuteurs natifs du français, des anomalies diversement perçues. Mais, pour les auteurs, l'essentiel réside dans leur volonté de transmettre à leurs concitoyens et au monde des informations en fonction de leur personnalité, de leur civilisation et de leur culture.

4a- Lundi matin, ces anciens occupants de ce site avaient décidé de *grever*. (LEP. 18 juil. 2012)

4b- Tous les enfants ont appris à *s'injecter* eux-mêmes. (CT. 02 juil. 2007);

- 4c- On sait ce que ça coûte, de *chauffer* l'eau du biberon... (C.T. n° 6, août 2003);  
 4d- Si un élève [...] veut *compétir*, il peut participer individuellement... (MUT. 17 mars 2008);  
 4e- Il faut *prioritiser* les problèmes des paysans (C.T. 6202, p. 7);  
 4f- Ce secteur doit *revirginiser* ses occupants (LM. 553, p. 2);  
 4g- Ils n'ont trouvé que le plan économique pour prétendre *précurser* le changement (C.A. 47, p. 4);  
 4h- Le miracle camerounais que *prestidigite* le président de l'Upa (C.A., 47, p. 5).

Les exemples [4], comme mille autres semblables, ne posent guère de problèmes aux lecteurs. Quel cadre théorique approprié pourrait cependant les justifier véritablement pour attester, sur une base crédible et solide, le profond dynamisme du français des journaux, étant donné que l'écriture de la presse camerounaise n'offre aucune configuration homogène ? La spontanéité y prévaut en permanence, l'intuition lui venant en appui et les mécanismes régulateurs de la langue méconnus et/ou ignorés. Le ludisme, présent dans les feuilles satiriques, surgit rarement avec bonheur dans les « grands » journaux. C'est exactement dans le même esprit que se lisent ces autres suites, qu'on peut trouver couramment dans la presse et que seuls les lecteurs locaux interprètent avec clarté :

- 5a- Bon chef [...] voilà ta bière, *attache le cœur* ! Tu sais que c'est *nous nous* tant que nous sommes en route (LMP, n° 721, 2002, p. 2);  
 5b- « Je gagne parfois six mille francs par jour », affirme J. Pierre G., un *pousseur*, reconverti en *traverseur*, comme il aime à s'appeler (C.T. 30 mai 2007);  
 5c- Yab et son frère, un *pousseur*, l'ont échappé belle. (MUT. 31 juil. 2007);  
 5d- La première méthode consistait pour les *disparaisseurs de sexe* à toucher leur victime (L.M. n° 561, 18 nov. 1996, p. 8);  
 5e- Selon J. B. Nkodo, ce genre de constructions ne répond pas aux critères de *semi-dur*. (C.T. 4 août 2005);  
 5f- Il a aussi entamé la construction de cinq studios, non *tôlés*, à ses parents. (AU 1 oct. 2010);  
 5g- [...] Garoua, Kribi, et Biya n'y a jamais *mis pied*. (AU. 01 juil. 2011).

Ces séquences, fondées sur les formes substratives ou sur la racine lexicale déjà existante, ont des significations et des sens précis. Elles font émerger par l'écrit, le mode de pensée et d'expression des locuteurs et des rédacteurs locaux sans que ceux-ci fassent preuve d'un style correct lorsqu'ils rédigent en la langue cible qu'est le français. Le modèle, on l'a dit, ne gêne personne du moment

où la communication se déroule. Mais elle est limitée bien que la population locale soit la cible principale. Or, ce type d'écriture peut-il réellement atteindre une systématisme fonctionnelle susceptible de s'identifier constitutivement comme le français de la presse francophone camerounaise ? La presse francophone camerounaise gagnerait substantiellement si les rédacteurs, généralement bien formés, évitaient de collectionner des particularismes et surtout des néologies malgré la présence de pertinentes correspondances dans la langue d'accueil. Ils manieront alors la langue cible en y insufflant de la verdure lexicale propre à leur culture, à la flore, à la faune, et dont le champ est largement ouvert. À ce moment-là sans doute, les grilles d'analyse utilisées pourraient avoir suffisamment de blé à moudre pour baliser les particularités qui spécifient la richesse et le dynamisme du français dans la presse francophone.

**Louis Martin Onguéné Essono** est grammairien, linguiste et didacticien formé à Yaoundé, Paris 8, Paris 10 et Bordeaux 3. Enseignant à l'École Normale Supérieure de Yaoundé pendant une vingtaine d'années, il conduit des recherches en sciences du langage et en TICE. Auteur de plusieurs articles scientifiques, d'une Thèse de Doctorat d'État en linguistique et d'une HDR en Sciences de l'Information et de la communication (Bordeaux 3), il est Président de la commission des langues transfrontalières de l'Académie des langues africaines et expert à l'initiative École et langues nationales en Afrique (Élan). Il est aussi Professeur titulaire des Universités et coordonnateur de l'Unité de Recherches et de Formation doctorale Langues et Littératures à la Faculté des Lettres de l'Université de Yaoundé 1 où il dispense ses enseignements.

## Références

AMEDEGNATO, Ozouf Sénamin (2011). « L'Afrique à rebours : la décadence dans un corpus de littérature togolaise », *Nordlit*, n° 28 : 89-105.  
<<http://septentrio.uit.no/index.php/nordlit/article/viewFile/2046/1906>>

BAKHTINE, Mikhaïl (1987). *Marxisme et philosophie du langage*, Paris, Minuit.

-- (1994). *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, « Tel ».

BEAU, Francis (2012). « L'organisation des connaissances au cœur de la démarche scientifique », *Études de communication*, n° 39 : 77-103.

BILOA, Edmond (2003). *La Langue française au Cameroun : Analyse linguistique et didactique*, Berne, P. Lang.

BONVILLE, Jean de (1996a). « Les notions de texte et de code journalistiques : définition critique », *Communication*, 17 (2) : 99-142.

-- et CHARRON, Jean (1996b). « Journalismes en mutation. Perspectives de recherche et orientation méthodologiques » et « Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition », *Communication*, 17(2) : 15-49 et : 51-97.

BRIN, Colette, Jean CHARRON et Jean de BONVILLE (dir.) (2004). *Nature et transformations du journalisme. Théories et recherches empiriques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

CHARAUDEAU, Patrick (2005). *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck / Ina, « Médias-Recherches ».

COUVERT, Claude (1983). *La langue française en République unie du Cameroun*, Paris, Institut de recherches sur l'avenir du français.

DIOP, Papa Samba (2006). *Littératures africaines, littératures francophones & utopies* [Actes du colloque de l'APELA, 2002], Textes réunis par Papa Samba DIOP et Florence PARAVY, [s.l.], [s.n.]: [Équipe d'Accueil Poétiques Modernes et Échanges interculturels de l'Université Paris 12] [Impr. Couleurs locales].

-- (1993). « Une si longue lettre de Mariama Bâ, genre narratif à double enracinement culturel », *Francofonía*, n° 2: 71-114.

FORSGREN, Mats (2002). « Le français parlé des médias (FPM): programme pour une recherche variationniste pluri-dimensionnelle », dans DÖRUM *et al.* (dir.), *Actes du XV<sup>e</sup> Congrès des Romanistes Scandinaves*, Oslo 12-16 août: 351-358.

-- et Françoise SULLET-NYLANDER (2010). « Genre médiatique, activités linguistiques et degré d'interactivité », *Communication*, vol. 27/2: 76-101.

FRADIN, Bernard (1990). « Approche des constructions à détachement. Inventaire », *Revue romane*, n° 25: 3-34.

FRAENKEL, Béatrice (2006). « Actes écrits, actes oraux: la performativité à l'épreuve de l'écriture », *Études de communication*, 29: 69-93.

FRÈRE, Marie-Soleil (2000). *Presse et démocratie en Afrique francophone: les mots et les maux de la démocratie au Bénin et au Niger*, Paris, Karthala.

GADET, Françoise (2007). « Mélange des genres dans un JT innovant », dans M. BROTH, M. FORSGREN, C. NORÉN et F. SULLET-NYLANDER, *Le Français parlé des médias, Acta universitatis stockholmiensis* 24, Actes du colloque tenu à Stockholm, 8-12 juin 2005: 221-241.

GANDONOU, Albert (2002). *Le Roman ouest-africain de langue française. Étude de langue et de style*, Paris, Karthala.

HERD, Jamie (2009). *Hybridité et identité, les enjeux d'autoportrait en vert de marie Ndiaye*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.

HOUEBINE-GRAVAUD, Anne-Marie (1979). *La variété et la dynamique d'un français régional. Étude phonologique, analyse des facteurs de variations à partir d'enquêtes à grande échelle dans le département de la Vienne*, Thèse de doctorat, Université René Descartes-Paris 5.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2001). *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Éditions Nathan.

KESTELOOT, Lilyan (2006). « Les interférences des langues autochtones dans la littérature négro-africaine », *Éthiopiques*, n° 76, <<http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article1502>>

KONÉ, Amadou (2010). « Kourouma et le discours littéraire: deux langues pour restituer deux imaginaires » dans OUEADROGO J. (dir.), *L'imaginaire d'Ahmadou Kourouma: enjeux et contours d'une esthétique*, Paris, Karthala.

KRYSINSKI, Wladimir (2004). « Sur quelques généalogies et formes de l'hybridité dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle », dans *Le texte hybride*, sous la dir. de Dominique BUDOR Dominique et Walter GEERTS, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle: 27-39.

LABOV, William (1976). *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.

MAINGUENEAU, Dominique (2007). *Analyser les textes de communication*, Paris, Armand Colin.

MAKOUTA-MBOUKOU, Jean-Pierre (1973) *Le français en Afrique*, Paris, Bordas.

MANESSY, Gabriel (1994). *Le français en Afrique noire. Mythe, stratégies, pratiques, Espaces Francophones*, Paris, L'Harmattan.

NGALASSO-MWATHA, Musanji (2001). «De *Les soleils des indépendances* à *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Quelles évolutions de la langue chez A. Kourouma ? », dans *Littératures francophones: Langues et styles*. Paris, L'Harmattan : 13-47.

-- (dir.) (2010). *L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires, politiques et médiatiques en Afrique*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux.

NJOH-KOME, Ferdinand (2012). « Variation linguistique et fonctions: questions autour de la camerounisation du français dans des feuilletons télévisés nationaux », dans NGALASSO-MWATHA (dir.), *Environnement francophone en milieu plurilingue*, Presses Universitaires de Bordeaux : 243-258.

ONGUÉNÉ ESSONO, Louis-Martin (2013). *La dynamique du français dans la presse écrite francophone du Cameroun*. Yaoundé, Éditions CLE.

-- (2009). « Le rôle de la presse dans l'enrichissement et l'altération du français au Cameroun: un modèle de transfert » dans D. DARBON (dir.), *La politique des modèles en Afrique: Simulation, dépolitisation et appropriation*, Paris, Karthala-MSHA: 187-202.

-- (2004). « La langue française des écrivains camerounais: entre l'appropriation, l'ignorance et la subversion », dans E. M. VOUNDA (éd.), *La Littérature camerounaise depuis l'époque coloniale. Figures, esthétiques et thématiques*, Yaoundé, PUY: 197-225.

-- (2003). « L'écriture francophone: enrichissement ou appauvrissement du français? L'exemple francophone », *ZFSL*, n° 113 (3): 225-238.

QUELLET, Dominic (2011). *La duplicité à l'œuvre: la mystification dans l'abrégé d'histoire de la littérature portative et Bartleby et compagnie d'Enrique Vila-Matas*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.

PELEGRIN, Bernard (1997). « Formaliser l'expérience. Écrits professionnels et Écrits poétiques », *Études de communication*, 20: 53-74.

RINGOOT, Roselyn et , Jean-Michel UTARD (dir.) (2005). *Le journalisme en invention*, Rennes, PUR, coll. Respublica.

SOSIŃSKA-KALATA, Barbara (2012). « L'efficacité des systèmes d'organisation des connaissances: un point de vue praxiologique », *Études de communication*, 39: 155-172.

STUMPF, Rudolf (1977). *La Politique linguistique au Cameroun de 1884 à 1960. Comparaison entre les administrations coloniales allemande, française et britannique et du rôle joué par les missionnaires*, Berne-Francfort-Las Vegas, P. Lang.

TAVERNIER, Aurélie (2006). « Patrick Charaudeau, *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours* », *Études de communication*, n° 29:181-184.

ZANG ZANG, Paul (2003). « Cohabitation du français et des langues partenaires dans les médias au Cameroun: vers l'hypothèse d'un français subventionné et d'un français non subventionné », ms. Université de Yaoundé 1.